

Prix Jacques Chessex 2014

Senta Lenstra

Elève de 1^{re} année de l'Ecole de Maturité,
option spécifique arts visuels

Le Chemin

J'attends en silence dans ma chambre. Etendue sur mon lit, j'observe le plafond comme je le fais presque tous les jours. Ma sœur, dans le lit de l'autre côté de la pièce, travaille avec détermination sur un Rubix Cube. Les claquements du plastique sont le seul bruit dans l'espace et, peut-être même, dans toute la maison. Nos parents lisent probablement un livre en bas, dans le salon, silencieusement. Je me demande s'ils entendent ma sœur qui assemble les couleurs.

Je regarde le mur devant mon lit. Là, au milieu, juste en face de la porte, se trouve une toute petite fenêtre carrée. Le soleil du soir y passe à travers, éclairant toute la chambre d'une lumière forte. A cause du format de la fenêtre, cette lumière projette, sur la porte de l'autre côté de la chambre, des rayons qui se concentrent en un carré. Tout à l'heure, le carré de soleil était au pied de la porte, mais maintenant, déjà, il monte lentement, jusqu'à disparaître.

« Fini ! » annonce alors ma sœur. Dans ses mains, le cube est parfaitement assemblé.

« Bravo ! » lui dis-je, pas étonnée mais quand même impressionnée. Elle arrive toujours à remettre les couleurs à leur place.

« Tiens, tu peux le mélanger ? » me demande-t-elle.

Je soupire. Je me lève quand même pour aller prendre le cube. Elle veut toujours que je le mélange pour qu'elle puisse recommencer le même jeu. Je comprends à peine pourquoi elle insiste toujours à le refaire et pourquoi elle veut que je détruise son travail. Un jour, je lui ai posé la question, elle m'a simplement répondu qu'elle n'avait pas le cœur à le faire elle-même.

Je tourne le cube de manière régulière et entraînée. J'ai fait cela une centaine de fois, et une centaine de fois ma sœur a remis toutes les couleurs en place. Chaque fois, je les mélange de la même manière. En haut, à gauche, à droite, en bas... Je répète les mouvements de nombreuses fois. Parfois je les répète jusqu'à ce que deux cases de la même couleur ne se touchent plus. En tout cas, cela semble peu agir sur l'efficacité de ma sœur à remettre en place toutes les couleurs.

« Voilà ! » Je lui rends le cube. Cette fois, c'est elle qui se lève pour venir le chercher. Pendant qu'elle travaille, je regarde les rayons du soleil monter toujours plus haut sur la porte de la chambre.

~~~

Le soir, alors que nous sommes tous en train de manger, notre père pose soudainement sa fourchette et son couteau sur la table, puis y appuie ses coudes. Notre mère fait de même. Nous ne pouvons que remarquer ces gestes.

« Demain, je vais en ville. » nous dit notre père. Je cligne des yeux.

Ce n'est point surprenant. Il y va tous les jours pour son travail. Maman y va aussi parfois pour faire quelques achats.

Cette ville, pourtant si normale pour eux, est pour moi et ma sœur une sorte de conte. Nous n'y sommes jamais allées, nous ne l'avons jamais vue. On ne voit même pas où elle pourrait se trouver. Il n'y a rien à l'horizon.

« Demain est un jour important. » continue mon père. Je l'écoute. « Chaque année, nous emmenons un de nos enfants en ville. »

Je laisse tomber ma fourchette assez brusquement sur la table et regarde ma sœur qui paraît tout aussi étonnée que moi.

« Qui veut venir avec moi ? » demande alors notre père.

J'en meurs d'envie. Un égoïsme que je ne me connais pas monte en moi en une demi-seconde et il n'en faut qu'une autre pour que je crie : « Moi ! »

Je ne veux pas louper l'occasion. Je le refuse carrément. Mais après avoir saisi ma chance, la culpabilité m'envahit. Je regarde alors à nouveau ma sœur qui ne paraît être ni surprise ni fâchée.

« D'accord. » dit-elle. « J'irai l'année prochaine. Et d'ici là, tu pourras tout me raconter. »

Elle me sourit. Je lui souris en retour, soulagée.

« C'est décidé. » Nos parents reprennent leurs couverts et poursuivent le repas.

Mon cœur bat à toute vitesse.

Je vais en ville. Demain, pour la première fois, je sortirai de cette maison et de ce jardin. J'irai voir ce qu'il y a dans ce monde.

Je ne peux manger tant je suis excitée. Mes parents et ma sœur sont pourtant calmes.

Je vais sortir, partir. Je suis tellement contente que je ne me soucie même pas de l'origine de ce bonheur.

~~~

La nuit venue, je suis plus détendue. Mais, passé minuit, je ne dors toujours pas, alors je regarde le ciel bouger. Les étoiles voyagent lentement vers l'horizon dans un silence absolu et un calme irréel.

J'écoute battre mon cœur. Même s'il ralentit, il bat fort, bruyamment.

Avec un soupir, je ferme les yeux. J'imagine la journée qui viendra. J'imagine déjà toutes les choses que je pourrai raconter à ma sœur. J'imagine ses yeux jaloux et étincelants, tenant le Rubix Cube oublié entre ses mains.

Je m'arrête dans mes pensées. Je viens de découvrir un désir que je ne veux pas avoir. Comment puis-je vouloir la jalousie de ma sœur ?

La culpabilité me prend. Je ne me sens pas fière. Je ne me réjouis pas de ce voyage pour me vanter. Au fond de moi, il y a autre chose. Aussitôt toute mon excitation s'en va. Tout autour de moi se fige, même les étoiles. Cela n'a pris qu'une seconde.

Je soupire. Secouant la tête, je me lève et descends l'escalier étroit vers le salon. Toutes les lumières sont éteintes. Aucun son ne se fait entendre. Même mes pas restent muets sur le plancher.

Ouvrant la porte d'entrée, je frissonne quand un vent froid pénètre dans la pièce, dansant sur mes pieds nus. Je m'y habitue vite et sors, fermant la porte derrière moi.

La plante de mes pieds nus me fait mal quand je marche sur les cailloux. Je me tiens devant ma maison. Je regarde au loin, je vois un espace presque totalement noir. La lune est basse dans le ciel. Elle n'éclaire quasiment pas le chemin qui part en ligne droite de ma demeure vers l'horizon. Le chemin est recouvert de petites pierres jaunâtres et pointues. Il est bordé par une fine bande d'herbe. Tout le reste est noir-gris ou bleu cassé, brillant. La lune, qui éclaire péniblement le chemin, n'a rien d'autre à dévoiler. Sous ce dernier, large d'un mètre, un vaste vide s'ouvre, un abysse presque nébuleux, certainement magnifique. Il n'y a pas de nuages, même au loin, plus loin même que la disparition du chemin, le vide est parfaitement visible. Il n'y a rien.

Je me retourne. Je regarde la façade de ma maison. Orange clair, carrée, la façade est percée seulement de trois fenêtres et d'une porte. Le toit, presque plat, forme une pointe très légère dont je ne vois que les rebords dépasser. Les autres côtés sont parfaitement pareils, à l'exception de la porte ; deux fenêtres en bas, une petite en haut. Ces fenêtres sont carrées, elles aussi. J'ai toujours pensé que ma maison ressemblait un petit peu au Rubix Cube de ma sœur.

Je me dirige vers le côté où se trouve notre chambre. Le côté où le soleil se couche. Je fais attention où je mets mes pieds, car je n'ai qu'un mètre de terrain sur lequel marcher. Notre maison est entourée d'herbe qui tombe vers un vide absolu. Là, elle ressemble à un Rubix Cube orange planté sur un bloc de terre, volant au-dessus de ce vide noir et sans fin. Cela a toujours été ainsi.

Prudemment, je m'assieds sur un bord. Je me demande où se coucherait le soleil si c'était vraiment vide. J'ai souvent observé la disparition de l'astre. Au loin, je sais qu'il y a un bord, très bas, derrière lequel il se cache. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, il y a très longtemps.

Je regarde sur ma gauche en direction du chemin, mais il est si rectiligne que je ne le vois pas de cet angle.

Est-ce que la ville flotte aussi ? Est-ce que les gens là-bas habitent aussi dans des Rubix Cube orange au toit presque plat ? Les autres enfants que j'y verrai auront-ils aussi des sœurs, des frères ? Rencontrerai-je quelqu'un ? Tomberai-je amoureuse, comme nos parents ? Et si la visite a lieu demain, y travaillerai-je bientôt ? Dans un an ? Une semaine ? Quel travail aurai-je ?

Je soupire. Je me penche en avant pour mettre mes coudes sur mes genoux et ma tête dans mes mains. Je garde les yeux ouverts. J'ai, à ce moment-là, l'impression de tomber dans le vide.

Je ferme les yeux pendant quelques instants, calmant les battements de mon cœur. Essayant en vain de tuer mes émotions, je masse mes tempes.

Je ne sais quoi penser. Je ne peux me rappeler les émotions précises que j'ai ressenties à ce moment, même si elles ont couru dans mes veines il y a seulement quelques instants. Mais ce qui m'inquiète, c'est que je n'ai certainement pas eu peur.

~~~

Le matin a mis une éternité à venir, pourtant la nuit a passé en un clin d'œil. J'avale mon petit-déjeuner à toute vitesse sans faire de bruit. Le soleil s'est déjà montré et grimpe lentement plus haut dans le ciel bleu qui nous entoure.

« Dépêche-toi ! » me dit mon père amusé. « On a un long chemin à faire. »

Tout en dévorant mes œufs, je hoche la tête, essayant de faire venir l'avenir encore plus rapidement. Je me hâte de ranger les plats, je me retiens de courir dans les escaliers. Après m'être brossé les dents, je sors, tenant la main de mon père.

Les questions me brûlent les lèvres. Je veux savoir ce qui m'attend. Mais je désire ardemment la surprise. Je reste donc muette, tout en suivant les pas de mon père.

Ce silence m'impose une réflexion. Les questions d'hier me reviennent, mais je tue en moi l'envie de les entendre. Et, puisque je m'interdis de penser, je me distrais. Tout à coup, c'est comme si je tombais à nouveau.

On se tient sur un chemin flottant au milieu du ciel. Le soleil est à nos côtés, éclairant le bleu vide qui nous enveloppe totalement. Comme la nuit dernière, les nuages sont absents.

Tout seuls, mon père et moi nous promenons sur un fil qui traverse un cadre, avec un gigantesque œil qui nous suit, qui voit tout : notre point de départ, notre arrivée et notre avenir.

« Dépêche-toi ! » me crie mon père qui, soudainement, se trouve vingt pas plus loin. Je le rattrape prudemment sachant à quel point c'est facile de tomber dans le vide.

Je n'ai pas réalisé que j'ai lâché sa main.

Alors une question me vient, une question qui n'a rien à voir avec la ville, ni avec mon avenir. C'est une question que je me posais secrètement et que je n'ai jamais vraiment partagée.

« Père, qu'est-ce qu'il y a en bas ? »

Il se tourne vers moi en souriant. Il ne regarde pas où il marche.

« En bas ? Comment ça ? »

Je lui montre des deux mains le vide qui nous entoure.

« Mais... tout ce qui nous entoure. À part les nuages, il y a quoi là en bas ? »

« Rien du tout, voyons. »

Je continue de marcher en mâchant les mots de mon père. Rien ? Ce n'est pas possible.

« Le soleil et la lune viennent d'où, alors... ? » lui demandé-je.

« Ils vont simplement très très loin, tellement loin qu'on ne les voit plus. »

« Ah ! » Je réfléchis encore, essayant de conjurer la mémoire du bord que j'ai cru voir tout en bas, très, très loin. Je ne sais si c'était l'affirmation de mon père ou si c'est simplement le temps qui rend l'image toute floue et incertaine.

« Père, est-ce que tu sais tout ? »

Il rit. Je me sens naïve.

« Certainement pas ! »

La mémoire me revient toute nette. Oui, il y a un bord. Mon père ne sait tout simplement pas qu'il est là.

« Mais il y a un bord là au fond, père ! Un jour sec et sans nuages, j'ai vu le soleil disparaître derrière un mur ! »

Il me regarde en souriant.

« Ah ? Où est ce mur ? Comment se fait-il qu'on ne le voie pas normalement ? »

Toute ma fierté disparaît d'un coup.

« Mais... il est trop loin... »

Personnellement, je trouve qu'une terre lointaine est plus difficile à voir qu'un astre immense et brillant. Mais mon père rigole de nouveau et presse un peu le pas.

« Ne t'inquiète de rien. Il n'y a pas de terre là-dessous. Il n'y a rien. »

Inquiète ? De nouveau, je suis happée par le silence et je réfléchis. Je n'éprouve aucune inquiétude, pourtant mon père la lit sur mon visage. Ou peut-être a-t-il calqué ce qu'il voit sur ce qu'il ressent lui-même.

Que mon père puisse être inquiet finit par m'inquiéter aussi. Est-ce qu'il me ment ? Me cache-t-il une vérité bien plus inquiétante encore ? A-t-il des preuves ? Ne veut-il pas me les dire ? Est-ce que quelqu'un est déjà allé en bas ? Si oui, est-il revenu ? Il pourrait bien me donner des réponses, même sans dévoiler ce qui se trouve au-dessous de nous. Mais il continue de rigoler, disant que personne n'est allé en bas.

« Personne n'est tombé, non plus ? »

Mon père ne rigole plus. Il se tourne vers moi, car je traîne un peu derrière lui. Toute cette discussion me rend prudente et me tenir à côté de lui sur seulement un mètre de terre me paraît très dangereux tout à coup.

« Pourquoi tomberais-tu ? Un mètre est largement suffisant. Pourquoi penses-tu qu'on attend avant de vous emmener en ville ? Ce temps est utilisé pour vous apprendre à être calmes, à être prudentes et à savoir suivre le chemin. Ce n'est point difficile. »

J'acquiesce, le suivant de près. Un mètre ne m'est pas suffisant. Tomber est trop facile, l'idée me semble trop proche. Je refuse de demander ce qui se passerait si je tombais. Je sens qu'il ne veut pas que je m'aventure plus loin sur ce sujet.

On continue donc de marcher. Le soleil monte de plus en plus haut. Malgré la distance qu'on parcourt, je n'ai pas l'impression d'avancer. La maison a disparu depuis quelques minutes derrière une sorte de brume créée par la distance. Maintenant, il ne reste plus rien autour de nous à part cette longue ligne étroite, couverte de pierres et entourée de vide.

Quand le soleil se rapproche du sommet de son parcours, je commence à voir quelque chose au loin. Une immense masse et un très gros bloc de terre qui la supporte. C'est trois fois plus haut que notre maison et cinq fois plus large. Plus on s'approche de cette masse, mieux je la vois. La première chose qui me frappe est que la terre, au lieu d'être cubique, a la forme d'une pyramide à l'envers. C'est énorme ! A cette petite distance, suffisamment éloignée pour voir, pas assez proche pour tout distinguer, l'immensité de la ville m'émerveille. Rien là-bas n'est cubique. Elle est composée de tours, de tubes, de pyramides, de cônes et de formes sphériques même ! Cela m'éblouit tellement que, malgré moi, je ralentis le pas. Mon père m'appelle pour me réveiller. J'accélère, mais l'impression de rêver me suit.

C'est le meilleur jour de ma vie.

~~~

Déjà, avant même de marcher dans la ville, j'entendais ses bruits. Et maintenant que j'y suis, des bruits assourdissants viennent de tous les côtés. Je les entends toujours plus fort. Des claquements, des crissements, des grognements sourds viennent des métaux qui se tapent les uns contre les autres, des pierres qui se heurtent et du bois qui se plie. Mais les bruits qui me captivent le plus sont les cris, les voix, les sons qui viennent de la gorge des autres êtres humains.

L'entrée de la ville est déserte ; ce n'est que sur l'agora que je vois d'autres têtes. Oh ciel, c'est la chose la plus merveilleuse et la plus bizarre au monde ! Tout à coup, je mets enfin des visages sur ces *autres*, et cela les rend plus réels encore. Je me rends compte déjà de toutes les personnalités que ces gens peuvent avoir, simplement en les regardant. Les observer est vraiment un délice pour mes yeux.

Je ne savais pas que les cheveux noirs existaient, qu'on pouvait être aussi mince, que les barbes pouvaient être aussi longues, que les nez pouvaient avoir autant de formes... Et que les habits pouvaient aussi varier ! Des uniformes, des robes, des pantalons plus ou moins courts, des bottes...

Enfin je vois d'autres enfants ! Je les reconnais car ils ont l'air aussi perdus et émerveillés que moi. Ils ont des habits moins propres et moins nets que ceux de leurs parents. Ils ont l'air frais et jeunes.

Je souris à tout le monde. Evidemment des gens habitent ici, mais cette ville ne sert pas qu'à héberger des familles. Je vois beaucoup de bâtiments aux larges façades sur lesquelles se trouvent de petites fenêtres et une porte unique. On y travaille.

Mon père me mène justement vers un de ces bâtiments bleu foncé comme la nuit. La porte paraît minuscule dans l'énorme mur sans fenêtres.

« Un jour, tu travailleras ici. » me dit mon père. « Tu auras un poste important. »

« C'est quoi ? » lui dis-je, un peu distraite. Quand on entre, c'est un autre monde. Les murs sont blancs et froids, les couloirs longs et étroits. On monte un escalier gris qui brille, et on pénètre dans une grande salle qui contient plein de gens. Mon père ne me répond pas.

Dans la salle, il y a d'autres parents avec leurs enfants. Ces derniers paraissent timides, je remarque que je partage ce sentiment. Ici, je suis une personne parmi une centaine

d'autres. Personne ne me connaît, je ne connais personne. Chacun peut me juger comme je peux juger tout le monde, rapidement, froidement et silencieusement. Ceci m'effraie. Ils seront peut-être mes futurs collègues, après tout.

J'essaie d'éviter leur regard. Je suis mon père de près, alors qu'il s'approche d'un grand groupe. Les adultes l'accueillent vivement. Il me les présente. Ce sont ses collègues, mais il refuse de dévoiler ce qu'ils font vraiment. Une grande femme aux longs cheveux rouges nous tend des gobelets. J'en prends un. Je ne connais pas le liquide qu'ils contiennent.

« C'est quoi ? »

« C'est de l'alcool. » me dit un petit homme à la peau sombre. « Tu as l'âge, maintenant, non ? »

« Aujourd'hui, tu verras quel genre de boulot tu auras, tu viendras travailler ici très bientôt, comme moi. » achève mon père en buvant le contenu de son gobelet. Faisant enfin confiance au liquide, j'en avale un petit peu. La saveur puissante me surprend, mais j'y prends vite goût.

Mon père continue de parler et, progressivement, je finis mon verre. Un peu plus tard, il me prend par le bras et m'emmène faire le tour du bâtiment. J'ai la tête un peu légère mais cela ne me gêne pas. Mon père me montre tous les recoins du grand bâtiment, il m'explique ce que font certaines équipes. Mais je ne vois toujours pas ce qu'il fait, ni quel est le but de cette Organisation. Ce mystère commence à m'énerver un peu, mais je n'en dis rien.

« Allez, on retourne à la cafétéria. Tu arrives à la trouver ? »

Je hoche la tête. Il me demande alors de l'y mener. Je l'y guide, il me félicite.

La cafétéria est la première salle dans laquelle on est entrés, c'est là que j'ai bu cet alcool. Maintenant, elle est trois fois plus pleine et je comprends que tous les employés s'y trouvent. Mon père me mène vers ses collègues. Je le suis. A nouveau, je suis frappée par la timidité. Mais, dès qu'il commence à parler avec ses amis, je me retrouve seule. Comme j'ai un peu soif, je me dirige discrètement vers une fontaine où je prends un peu d'eau. D'autres personnes font pareil. Puis je m'assieds ; j'ai marché toute la journée et la fatigue me rattrape.

Seule, j'observe silencieusement les gens. Chaque personne a quelqu'un avec qui parler. Les autres enfants discutent avec des grands frères ou des grandes sœurs, ils rigolent. Regardant mes mains, je m'interroge : quel travail fait-on ici ? Ces enfants savent-ils s'ils veulent travailler ici ?

Moi, personnellement, ce bâtiment m'intéresse. C'est grand et lumineux. Cette ville m'absorbe totalement. Mais la besogne que j'aurai à y faire... cela vaudra-t-il la peine de venir ici tous les jours durant le reste de ma vie ? Je soupire, encore et à nouveau noyée par mes questions.

« Salut ! » Je lève la tête et vois qu'une fille se tient en face de moi. Une table nous sépare.

Je souris nerveusement, mon cœur commence à battre à mille à l'heure.

« Euh... bonjour. » bredouillé-je. Comme je me sens nulle ! J'évite de croiser son regard, me sentant tout à coup extrêmement mal à l'aise.

« Je peux m'asseoir ? » me demande-t-elle. Je fais signe que oui, ne faisant pas confiance à ma voix. À ma surprise, elle s'assied directement à côté de moi.

Elle est tout à fait différente des autres personnes qui nous entourent. Alors que les autres, comme moi, ont visiblement fait un effort vestimentaire, elle porte un pull noir sans manches et une paire de jeans déchirés, comme ma sœur en porte parfois. Ses bottes sont usées, le tissu noir est devenu brun.

Elle me demande alors comment je m'appelle. Je réponds de manière si évasive qu'elle me pose encore une fois la question. J'évite toujours son regard. Elle rigole avant de se présenter. Les battements de mon cœur ne ralentissent pas. Je ne m'habitue toujours pas à sa présence. C'est irréel.

Puis un silence s'impose à nous. Je commence à paniquer. Je veux commencer à parler de la météo, car cela semble toujours bien aller dans les histoires. Mais cela a très peu d'intérêt. Il fait toujours beau, les nuages sombres passent toujours en-dessous.

Alors un sujet me vient.

« Euh... » Comme j'ai l'air stupide. Je sens son regard sur moi, donc je continue à parler.

« Est-ce que tu sais ce qu'ils font ici... ? » La nervosité me prend de nouveau. « Je veux dire... mon père et ses collègues n'ont rien voulu me dire... »

« Ah, je ne suis pas la seule, alors. » me dit-elle. Mettant son coude sur la table, elle se tourne vers moi. Je la regarde enfin. Elle me regarde. J'ai tellement peur d'avoir l'air de la fixer que sa réponse prend du temps à pénétrer dans ma tête.

« Ah ? » C'est tout ce que je réussis à dire.

« Ouais. Ils disent tout le temps qu'ils font des choses importantes... mais quoi ? »

Je hausse les épaules.

« Ils fabriquent peut-être des habits... »

« Ou ils font un registre des habitants. »

« Mais ça sert à quoi alors toutes ces machines ? » lui dis-je. Bravo, une réponse cohérente ! Elle contemple tout cela et hausse aussi les épaules.

« Je n'en sais rien... » Elle regarde autour d'elle, puis approche sa chaise de la mienne. Mon cœur a failli exploser.

Elle se penche vers moi, comme pour me dire un secret. Je l'imites timidement.

« Franchement, je m'en fous un peu. » Elle rit. « Je n'ai tellement pas envie d'être enfermée ici toute la journée ! »

J'hésite. Alors que je vais lui poser une question, elle m'arrête et prend mon bras. Je jurerais que je prends feu.

« Tu sais ce qui m'intéresse ? » me demande-t-elle. Je secoue la tête. Ma voix me trahit encore. « Ce qu'il y a en bas. »

Mon cœur s'arrête carrément. Cela se voit peut-être, car son sourire s'élargit.

« Toi aussi ? » me demande-t-elle. Je détecte une légère hésitation.

« Oui... » Je secoue la tête, n'arrivant pas à le croire. « Tu... tu t'es aussi posé cette question ? » Je reste incrédule.

Toute contente, tout à coup, (oh ciel comme son sourire est beau !) elle se rapproche davantage. Nos chaises se touchent presque.

« Pendant très longtemps ! Mais pour une raison, tu sais... » Elle hésite et rit légèrement. « Je n'en ai encore jamais parlé à qui que ce soit. »

Elle est de nouveau silencieuse. Sa main me brûle le bras et sa proximité m'étouffe. Je prends le temps de l'observer, car elle regarde au loin. Les traits fins, les yeux aussi noirs que les cheveux, elle porte un anneau argenté à l'oreille et autour du cou un collier lâche fait d'un fin fil noir.

Alors elle me regarde de nouveau. Son hésitation partie, elle me sourit en pleine face.

« Tu vois, parfois je perds l'équilibre et je tombe. »

Là, elle me surprend. J'en veux savoir plus, mais tant d'émotions m'envahissent que je ne peux dire un mot.

« Je me rattrape toujours au bord et je grimpe vers la surface. » Elle continue, souriante.

« Mon père le sait, par contre ma mère n'en sait rien. Mon père ne lui dit rien à ce sujet. Et tu sais quoi ? Je pense que c'est parce que je lui fais honte. On... on n'est pas censé aller, tomber vers le bas. Papa a failli ne pas m'emmener ici, car apparemment mon comportement est *inadmissible*. Mais, comme je suis une enfant unique, il était bien forcé de m'emmener, sinon il devrait répondre à des questions, tu vois ? »

J'acquiesce, complètement coupée du monde qui nous entoure. Elle semble hésiter pourtant.

« Tu... tu me crois ? »

« Oui ! » dis-je presque trop soudainement. Après seulement une demi-seconde d'hésitation, je lui raconte le jour où j'ai vu le soleil se cacher, ainsi que la conversation de ce matin avec mon père. Je lui dis que je me suis demandé si on pouvait y aller, en bas. Alors elle sourit.

« Regarde. » Elle bouge et me montre ses mains. Mon bras a subitement froid. J'échoue dans ma mission d'ignorer cela. Sous ses ongles se trouvent des restes de terre. « Ce matin, quand mon père a finalement décidé de m'emmener, j'étais tellement contente qu'en sortant je suis tombée, trois fois plus bas que d'habitude. J'ai planté mes doigts dans la terre pour me rattraper. La surface était un mètre plus haut que moi et il ne restait plus qu'un mètre de terre au-dessous de moi. Avec mes pieds et mes mains, j'ai grimpé vers le haut. »

J'essaie de l'imaginer grimper à la verticale, au-dessus du vide. Je me demande si c'est vraiment possible.

« Et tu sais quoi ? »

Elle se rapproche davantage. Nos épaules se touchent. Mes poumons se bloquent et mon cœur fait une course folle. Ses deux mains me prennent le bras. Oh ciel !

« J'ai vu la terre. »

Je ne sais pourquoi ni comment, mais je comprends tout de suite de quoi elle veut parler. Ça m'éblouit.

« C'était magnifique ! » continue-t-elle en chuchotant.

Je la fixe. Sa prise sur mon bras est serrée.

« Et... je crois que je veux sauter... juste pour y aller. Juste pour voir. »

Pendant une seconde et demie, je la regarde. Étonnée, surprise, complètement éblouie, et absolument amoureuse.

Tout à coup, je suis littéralement arrachée de ce monde. Elle aussi, d'ailleurs. Nos pères nous prennent, nous séparent, sans faire de bruit, sans attirer l'attention. Mais ma pensée intérieure crie au meurtre quand je la vois, traînée vers le fin fond de la cafétéria. Moi, je suis dirigée vers la sortie. J'essaie, en vain, de demander ce qu'il y a mais, après réflexion, je comprends. Sûrement que son père a parlé au mien à propos des *habitudes* de sa fille. Tout mon bonheur s'en va. Fâchée, je me laisse traîner par mon père.

Sa main est froide contre ma peau.

A l'extérieur du bâtiment, il me lâche. Il sait que je ne ferai pas demi-tour.

« On rentre. » Il se met à marcher. Je le suis, dissimulant à peine mon humeur. Ses pas sont rapides, les miens pressés. Je ne regarde pas ce qui m'entoure. Toute cette Organisation secrète est laide tout à coup, et le soleil couchant semble se moquer de moi avec son air hautain.

Comme ce matin, on marche longtemps. Ce n'est que lorsque le soleil est tout en bas et que le ciel se peint en orange et rouge que notre maison apparaît. Toute ma colère est alors partie. Pendant des heures, je réfléchis.

Apparemment, ce qui se trouve au-dessous de nous est magnifique.

Je m'arrête. Je me retourne. Je regarde ce long chemin dont la destination est unique pour nous tous.

Elle a dit qu'elle sauterait. Pour y aller. Pour voir.

Je regarde mon père qui a continué sans moi. La maison se trouve un peu plus loin.

Pour échapper à ceci.

Je me prends les bras. J'ai froid.

Je le rattrape alors qu'il ouvre la porte d'entrée. Ma sœur et ma mère nous attendent. Elles prennent un air inquiet quand elles voient nos têtes.

« Monte dans ta chambre ! » dit mon père à ma sœur.

Il se tourne vers moi : « Nous devons parler. »

Ma sœur obéit. Je regarde mon père droit dans les yeux alors qu'il s'assied.

« Il faut que tu comprennes quelque chose. » commence-t-il. « Nous ne voulons rien te cacher. »

Je me sens presque trahie.

« Dis-moi, quel est ton travail ? » J'avance cette première question qui sonne comme un ordre et vois déjà son visage se tordre.

« Je ne peux pas te dire. » lâche-t-il. Je me fâche.

« Alors ? C'est lequel le mensonge ? » Je crie presque la question et ma mère s'étonne devant mon courage. Quand je suis sortie de cette maison ce matin, je suis sortie d'une cage, je me suis libérée d'une soumission, d'une obéissance automatique.

« Ce n'est pas mon secret ! » dit mon père en se levant. « Tu sauras quel sera ton boulot, le mien et celui de chaque habitant si tu veux ! »

« Quand alors ? Après avoir signé le contrat ? Pour que je puisse vivre le restant de ma vie avec des regrets ? »

« Il n'y aura pas de regrets ! Ta vie sera parfaite ! Tu auras un travail et des amis. »

Je l'interromps.

« Et la fille avec laquelle je parlais ? »

Il devient rouge de colère.

« Je ne veux pas que tu fréquentes cette rebelle ! C'est une tordue qui s'amuse à s'écarter du chemin idéal ! »

« Ce chemin unique ? Ce chemin étroit, long, qui conduit à une seule destination, une seule vie, toujours la même ? »

« Une bonne vie ! »

« Une vie donnée par des gens qui veulent me restreindre ! »

Il grogne.

« Tu parles de restrictions, mais peux-tu te plaindre ? Tu as un avenir avec un travail, une famille, des enfants qui, eux aussi, auront un avenir ! »

« Mais on ne me dit rien ! Je sais qu'on me répondra que lorsque je me serai pliée pour être obéissante ! Quand le monde autour de moi ne m'intéressera plus, j'aurai devant moi le même repas tous les jours, mais je n'aurai plus de langue pour en percevoir les différences ! Quand le bonheur ne sera fait que de teintes grises, quand ce sera une vie conventionnelle imposée ! »

« Tu penses qu'on n'est pas véritablement contents ? » demande mon père. « J'ai une femme que j'aime, des enfants sains pour lesquels je ne veux que le bien-être et un excellent travail qui m'occupe tous les jours ! »

« Eh bien moi, je veux une femme que j'aime énormément, des enfants contents pour lesquels je ne veux qu'un bonheur sincère et éternel, et un travail tellement fascinant qu'il ne m'occupe même plus !

Et tu sais quoi ? Je sais que ce monde peut m'offrir de telles choses ! Accepter de vivre ici est la même chose qu'accepter une vie de poupée au sourire peint sur les lèvres !

Je veux partir ! Et cette vie magnifique, je te promets que je l'aurai, mais pas ici ! En bas, où la vie est véritablement belle, où il y a plus qu'un seul chemin, où la vie a tellement plus à donner ! »

Depuis le début de mon discours, mes parents pâlisent. Plus je parle, plus ils sont choqués et plus mon père se fâche.

« Aucune de mes filles ne me parlera comme ça, et sur ce ton... ! » dit-il, contenant sa rage.

« Monte dans ta chambre, gamine ! Redescends quand tu te seras calmée ! »

Toute fâchée, je monte les escaliers. Tremblotante, je me rends compte de mes paroles et ma certitude s'en va. Dès l'instant où j'entre dans ma chambre, je suis déjà plus calme. Ma sœur n'est pas là. Je m'affale sur mon lit sans avoir à lui expliquer quoi que ce soit.

Je suis épuisée, fâchée, et je me sens oppressée. Les rêves que j'avais évoqués restent dans ma tête. Je me rends compte que, en effet, dans ma rage, j'avais crié mes désirs les plus profonds et les plus sincères. Je veux quitter cette cage.

Les battements de mon cœur, enfin, ralentissent. Je respire calmement. Mais ma tête tourne à tel point que j'en ai le tournis, et ce déséquilibre me rend de nouveau toute nerveuse.

Je saute de mon lit, mes jambes sont comme chargées de ressorts. Je cours en bas, ignorant mon père qui me demande si je suis calmée.

Je sors. Personne ne me suit. Je vois le chemin. Tout à coup, il me dégoûte. Je fais le tour de la maison et, le plus loin possible du chemin, je me penche contre le mur.

Le vide est à un mètre de mes pieds. Un très gros nuage passe au-dessous de moi. Je n'arriverai pas à voir ce qu'il y a en bas.

J'entends des pas légers. Ma sœur me voit, elle se tient à côté de moi. Dans ses mains, le Rubix Cube.

« Ça va ? » me demande-t-elle. Je ne réponds pas, regardant le nuage passer lentement. Le Rubix Cube vient dans la périphérie de ma vision. « Tu peux mélanger ? »

Je prends le cube qui est tout parfait. Les six côtés n'ont aucun défaut.

Je le prends par le haut, je tourne la rangée du bas horizontalement.

Je l'ai détruit. Le rouge, le bleu, le jaune et le vert se superposent. Le blanc et le noir, intacts, attendent leur tour.

Furieusement, je détruis ce qui reste de la perfection du cube. Lasse, je ralentis, je m'arrête. Au fond je ne suis qu'une fille triste qui essaie de se fâcher contre un cube parfait.

Ma sœur m'observe, muette. Je sens qu'elle voit exactement ce qui se passe en moi. Elle a compris que pour moi cette vie est symbolisée par un cube parfaitement assemblé, docile, passif, et que moi je suis tout le contraire : j'ose lui rendre le cube différent et unique à chaque fois, je veux lui donner des sentiments, un avis tout à fait personnel. Elle voit que j'abandonne le cube. Je sais qu'il se corrige. Il se perfectionne, encore et encore, peu importe ce que je lui fais.

Elle me prend le cube des mains. Je lis dans ses yeux qu'elle sait que je ne suis pas comme le cube. Je refuserai de changer ma manière de penser. Mes couleurs d'amour,

de désir, de curiosité, mes sentiments resteront toujours mélangés et propres à moi-même.

Je sens des larmes couler sur mes joues.

Quoi que je fasse, je ne pourrai mélanger cette existence. Cette vie n'est pas un cube. Je ne pourrai jamais le prendre, le changer à ma guise.

J'ai froid.

« Je t'aimerai toujours, tu sais. » chuchote-t-elle, tenant le cube fermement dans ses mains.

« Je me souviendrai toujours de toi. »

Je souris.

Je n'ai qu'à changer de vie, non ? D'ailleurs, c'est si facile. C'est juste devant moi.

« Adieu. » lui dis-je.

Un pas en avant, une perte d'équilibre volontaire, je tombe.

Je n'ai pas peur. Je n'ai jamais eu peur de ce vide. Mon cœur bat fort, je respire profondément, le vent me fouette dans toutes les directions et je me sens comme électriifiée.

Le nuage ne me rattrape pas. Je tombe. Je tourne légèrement, parfois j'aperçois ma maison, je la vois disparaître. Je vois ce qu'il y a en bas.

C'est magnifique !

Tout à coup, tout se brise autour de moi. Une paroi de verre cède sous le poids de mon élan avec un bruit éclatant et sonore, comme un millier de petites cloches. Les facettes brisées reflètent la lumière et m'éblouissent. Je me rends compte que je suis libre.

Des secondes plus tard, je tombe dans une étendue d'eau. L'air sort de mes poumons sous forme de petites bulles. Je me sens comme giflée. Il me manque de l'air, je n'entends plus rien et seul mon toucher capte une sensation douce et fraîche.

Remontée à la surface, je ne sens pas le liquide froid. L'eau est d'un bleu profond avec des éclats de vert. Autour de cette immense flaque il y a la terre. Cette terre verdoyante, ondulée, vaste et sans fin part dans toutes les directions. C'est immense.

Je commence à nager vers une rive, toujours le sourire aux lèvres. Je me sens déjà chez moi, bienvenue, dans ce monde qui s'ouvre littéralement devant moi. Il n'y a aucun secret, rien ne se cache, tout se voit et ce que je veux est accessible. Ceci est un monde, une vie et bien beaucoup plus qu'un chemin.

Je me demande un petit instant si j'ai des regrets. Je regarde en haut. Le chemin, ma maison, la ville si immense qu'elle soit, ne sont pas visibles, trop loin pour être vus. Je sais que je n'y retournerai jamais. C'est impossible. Mais je goûte quand même la victoire sans aucune amertume. Je souris bien malgré moi. Je suis contente.

J'ai chaud.

[Décembre 2013-Avril 2014]